

recherches sont alors initiées, avant la fondation en 1893 de la première société savante centrante ses études sur la Préhistoire, la Société normande d'Études préhistoriques.

S. Dubois lui aussi rencontre la figure incontournable et les travaux de Boucher de Perthes, mais en le mettant en rapport avec un autre grand ancien, Éd. Lartet, dont les échanges épistolaires avec Boucher de Perthes débutent en 1859. Ils se rencontrent en avril 1860. L'affaire de la mâchoire de Moulin-Quignon (1863) est ici évoquée plus longuement, notamment dans ses rapports avec les méthodes de la discipline préhistorique et les questions de prestige national.

N. Richard s'attache aux sociétés savantes du XIX^e siècle et à leur rôle dans la question de l'antiquité de l'homme, à travers les exemples de la Société géologique de France et de la Société d'anthropologie de Paris. La question de l'administration de la preuve est ici essentielle et l'auteur montre les préoccupations différentes qui prévalent dans ces sociétés, respectivement l'observation de terrain et la succession des couches, ou l'examen de la taille des objets en silex et leur étude par ensemble.

La question de l'antiquité de l'homme touche aussi au dogme religieux, ce qui constitue la matière de la contribution de F. Defrance-Jublot pour la deuxième moitié du XIX^e siècle. Entre autres, la préhistoire « perturbe une histoire et une chronologie bien installée » (Defrance-Jublot) et la question de la possibilité de concilier données archéologiques et enseignement religieux fut posée par l'abbé L. Bourgeois. L'abbé Cochet ou le paléontologue catholique Gaudry ont soutenu Boucher de Perthes, mais l'auteur décrit l'existence persistante d'une certaine réprobation sociale, voire d'une hostilité de la part de catholiques. Le cas d'A. Marcelin, préhistorien catholique ayant fouillé notamment le Crot-du-Charnier à Solutré, montre toute la complexité des rapports entre Préhistoire et religion à cette période. G. de Mortillet combattit toute forme de « spiritualisme » en Préhistoire, d'une manière confinant parfois à l'anticléricalisme. Toute une Préhistoire républicaine émergera avec Mortillet, mais aussi E. Cartailiac.

N. Pizanias, en complément, étudie la manière dont la question de l'antiquité de l'homme a été répercutée dans la presse chrétienne, à la fois la presse catholique traditionaliste, la presse catholique libérale et la presse protestante. Les découvertes suscitent l'intérêt, mais les attitudes des journalistes varient de l'une à l'autre. La Préhistoire semble souvent bien accueillie, mais les théories évolutionnistes suscitent plutôt l'hostilité.

P. Antoine et ses co-auteurs brossent le tableau de 150 années de recherches géologiques et préhistoriques communes dans la vallée de la Somme, depuis les travaux de L. Traullé et de C. Picard, jusqu'à ces dernières années. La contribution est ici différente: après une présentation des travaux pionniers, les auteurs s'attachent à présenter une synthèse des connaissances actuelles. Sont présentées les formations fluviales du système de terrasses de la Somme, avec la séquence du Tardiglaciaire en fond de vallée, d'une part, et les grandes lignes du système des terrasses du

Pléistocène, d'autre part (y compris le dernier interglaciaire). Les formations de versants sont ensuite décrites pour le Pléistocène inférieur et moyen d'abord, pour le Pléistocène supérieur ensuite, depuis le dernier interglaciaire (Eemien) jusqu'au pléniglaciaire supérieur. Cette connaissance très précise permet aujourd'hui de comprendre le caractère discontinu du peuplement humain au cours du Paléolithique, en relation avec l'évolution des conditions climatiques et environnementales.

Enfin, la dernière contribution, également collective (F. Sémah *et al.*), montre comment aujourd'hui la Préhistoire peut être introduite dans le nouveau Musée de l'Homme. Comment parler de Préhistoire? Comment suggérer l'épaisseur du temps? Comment concevoir une muséographie faite pour durer?

Reproductions de planches, coupes, frontispices et lettres, photos d'objets et de chercheurs constituent l'illustration très riche de cet ouvrage (133 figures, avec liste en fin de volume), complété d'un index des noms cités.

Pierre Noiret

HUREL Arnaud, *L'abbé Breuil. Un préhistorien dans le siècle*, Paris, 2011, 452 p. CNRS Éditions. ISBN 978-2-271-07251-1. Prix 28 €.

L'abbé Breuil (1877-1961) fut un voyageur, un homme de combats, un infatigable correspondant. Outre d'innombrables lettres, il a rédigé son autobiographie, inédite, débütée en 1942 et complétée à la fin de sa vie. L'ouvrage puise largement à ces sources et dresse le portrait d'un homme que le lecteur, s'il est préhistorien, pense un peu connaître. À la lecture, son activité se révèle pourtant bien plus impressionnante que prévu (900 publications, dont la première remonte à 1897).

Soixante années d'activités sont retracées ici, depuis le début du XX^e siècle jusqu'à l'avènement d'une nouvelle génération de préhistoriens, dont François Bordes et André Leroi-Gourhan sont les plus illustres représentants.

C'est un enfant pour qui l'observation de la « nature dans toute sa diversité est [le] centre d'intérêt majeur », découvrant les « antiquités celtiques » dans une vitrine de la maison familiale. Dès 1890, après la confirmation, il conçoit « l'intime certitude de sa vocation de prêtre ». Après le baccalauréat, vers 1894, « se fait jour le désir de se construire un ministère unissant la vocation de prêtre à celle de chercheur ». Au séminaire Saint-Sulpice, il rencontre les questions de l'origine et de l'évolution de la vie et des espèces, y compris l'homme, à travers les enseignements de l'abbé Jean Guibert. À 19 ans (1896), il participe à sa première expédition à Abbeville en compagnie de Geoffroy d'Ault du Mesnil, puis entreprend des fouilles et commence à prospecter. Durant l'été 1897, il visite le Sud-Ouest en compagnie de Jean Bouyssonie. Il s'arrête aux Eyzies-de-Tayac, fait la connaissance d'Émile Rivière et de Denis Peyrony. Plus au sud, il rencontre Édouard Piette à Brassempouy et visite le Mas d'Azil. Il intègre le diocèse de Soissons en 1900, en obtenant un répit de quatre années pour passer sa licence ès sciences. Il a fait la connaissance de Louis

Capitan qui, en l'accompagnant sur le terrain et mettant à sa disposition ses collections, lui enseigne l'archéologie pré-historique. Il fréquente le Musée des Antiquités nationales et le Muséum d'Histoire naturelle, où il rencontre Salomon Reinach et Marcellin Boule. Il réalise ses premiers relevés pariétaux à la Mouthe (découverte par Rivière en 1895).

Arnaud Hurel montre comment s'est mise en place la démarche de Breuil : lire la littérature, voir les collections, visiter les sites, rencontrer les préhistoriens, dessiner soi-même.

Plusieurs épisodes se succèdent dans la vie de Breuil comme autant de combats, le plus souvent remportés, et durant lesquels sa posture est celle d'un chercheur, pas d'un prêtre. Certains sont racontés au jour le jour, toujours mis en perspective, présentant les intervenants connus et moins connus, accompagnés de citations nombreuses et inédites.

La reconnaissance de l'art des grottes ornées est le premier de ces épisodes. Breuil n'a pas découvert l'art pariétal paléolithique, mais s'est lancé dans « l'analyse systématique des grottes ornées et va réaliser un corpus de relevés sans équivalent [...] au service d'un véritable changement de paradigme » (Hurel). Il découvre de la grotte des Combarelles (8 septembre 1901), invente des techniques de relevés, travaille à Altamira, rédige des notes pour diffuser les informations (souci contant tout au long de sa carrière). En 1903, le prince Albert I^{er} de Monaco devient mécène des travaux de terrain puis des publications. La *Caverne d'Altamira à Santillane près de Santander (Espagne)* est le premier ouvrage publié, en 1908 (millésimé 1906), après quatre années de travail. L'étude y est « stylistique autant que chronologique ».

En 1906, Breuil obtient un poste d'enseignant à l'université de Fribourg et se lie avec un autre abbé, Hugo Obermaier, qui s'est désisté en sa faveur. Les voyages d'étude hors des frontières se multiplient et il se lance dans une révision systématique des collections d'art mobilier existantes.

Ses travaux s'orientent aussi vers les civilisations préhistoriques du Paléolithique supérieur (définition et ordonnancement chronologique), prenant position contre le système de classification typologique universaliste et dogmatique de Gabriel de Mortillet. La célèbre « bataille aurignacienne » (le terme est de Breuil) débute, deuxième grand épisode. Cette bataille se déroule en plusieurs phases, de 1905 à 1908 ; y interviennent des préoccupations scientifiques et des ressentiments parfois profonds entre protagonistes.

D'autres épisodes suivent : l'affaire Otto Hauser (en 1907, cet archéologue suisse fortuné a exporté les restes néandertaliens du Moustier), ou la question de la protection du patrimoine archéologique et de l'encadrement administratif des fouilles, autant d'occasions pour les factions en présence de s'opposer : Mortillet et Paul Girod contre Breuil et ses alliés, la Société préhistorique française contre les institutions parisiennes. Péripéties et anecdotes, parfois peu flatteuses pour certains, montrent que la noblesse et le désintéressement des comportements ne font pas seuls avancer la science.

En 1909, Albert I^{er} de Monaco « s'ouvrit alors à moi de son intention de fonder, sous la direction du P^r Boule, un institut de paléontologie humaine où Obermaier et moi pourrions continuer nos recherches » (Breuil, *Aubiographie*). L'acte de fondation de ce qui deviendra l'IPH est enregistré en 1910 ; l'inauguration n'aura lieu qu'en 1920 en raison de la première guerre mondiale. De vieilles querelles ressurgissent aussitôt (matérialisme scientifique contre religion : deux professeurs y sont prêts !).

Durant la première guerre mondiale (comme durant la seconde), la préoccupation de Breuil est d'abord de poursuivre ses activités scientifiques. Il doit occuper quelques fonctions administratives dans l'armée, se rend en Espagne, pays neutre, pour des conférences à caractère patriotique et accompli quelques missions de contre-espionnage. De retour à la vie civile, il est confronté à une crise au sein de l'Église, laquelle semble avoir du mal à trouver sa place dans un monde nouveau. Heureusement, il se cantonne au domaine des faits et n'aborde jamais les questions théologiques, ce qui le met à l'abri des difficultés du père Teilhard de Chardin, au moment où circulent des rumeurs concernant la condamnation de l'évolutionnisme par le Vatican.

Chercheur reconnu, il multiplie alors les déplacements à l'étranger (Autriche, Tchécoslovaquie, Pologne, Hongrie, Roumanie) ; il n'a plus à prouver sa valeur, ni à devoir imposer de nouvelles idées, comme au temps de la reconnaissance de l'art ou de l'Aurignacien. Il enseigne et forme quelques élèves et disciples (Dorothy Garrod). Les conflits deviennent plus personnels et administratifs (avec Boule au sein de l'IPH, pour les publications ou le fonctionnement financier de l'institution). De nouvelles recherches concernent la chronologie des industries du Paléolithique ancien. Il s'engage peu dans l'épisode de Glozel : selon lui, les découvertes n'ont rien de paléolithique, elles ne le concernent donc pas. Il obtient la chaire de Préhistoire du Collège de France en 1929, introduisant cette discipline dans l'enseignement officiel.

Il découvre l'Afrique du Sud la même année. Il réorganise sa vision de l'évolution de l'art franco-cantabrique, en deux cycles (Aurignacien et Magdalénien), pour trois groupes géographiques (1934). C'est le moment où Peyrony introduit le Périgordien dans l'ensemble des cultures du Paléolithique supérieur, bouleversant la classification antérieure de Breuil. Il travaille sur les mégalithes bretons, puis visite la Chine (1931) et assure, après analyse des vestiges lithiques, que le Sinanthrope de Chou Kou Tien a taillé le quartz, en faisant même la démonstration expérimentale (filmée par Davidson Black, paraît-il !). Il voyage en Afrique du Nord (1932), en Afrique de l'Est (1933), en Italie (1935) où il participe à la découverte du second crâne néandertalien de Saccopastore avant de rencontrer Pie XI.

En 1940, quatre enfants découvrent Lascaux ; l'abbé se trouve dans la région et visite très tôt la cavité dont il mesure immédiatement l'importance. Il y consacre quelques semaines d'étude, y fouillant même avec Blanc et Bourgon, « à peu près comme des sangliers » écrira Leroi-Gourhan. La défaite des armées françaises le contraint à prendre des dispositions pour sauver sa documentation,

puis il quitte la France pour l'Espagne et le Portugal, ensuite l'Afrique du Sud. Il rentre en 1945 dans une France qui a profondément changé, y compris dans le domaine de l'archéologie. Des lois protégeant le patrimoine et réglementant les fouilles ont été votées, le CNRS recrute des préhistoriens, et l'Université accueille les premières thèses d'État en Préhistoire (Louis-René Nougier en 1948).

D'une certaine façon, même si ses activités ne ralentissent pas immédiatement, plus rien ne sera comme avant. L'heure des bilans approche, dont *Quatre cent siècles d'art pariétal* est le plus bel exemple (1951), avec la proposition d'une évolution en deux cycles successifs, aurignaco-périgordien puis solutréo-magdalénien. D'autres volumes sont publiés, sur le Tassili notamment. Mais de nouveaux acteurs apparaissent. Annette Laming-Emperaire travaille la première sur l'art pariétal (thèse en 1957), puis Leroi-Gourhan (trois articles en 1958). Bordes revoit la question de la stratigraphie et de l'évolution des industries lithiques du Paléolithique ancien. Dans les années 1945-1960, ces domaines évoluent autant que l'abbé les avait lui-même renouvelés, si non initiés, au début du siècle. La contestation surgit après 40 ans de règne sans partage.

Quelques articles à connotation religieuse paraissent après la guerre, sur la relation entre science et religion, par exemple. Breuil s'attache aussi à diffuser la pensée de Teilhard de Chardin. Et au terme de l'ouvrage, l'auteur assure que Breuil a bien eu une double vocation, de prêtre et de préhistorien. La lecture donne de cela une impression moins nette. Pourtant Hurel est dans le vrai, d'une certaine manière : Breuil s'est astreint à une messe quotidienne tout au long de sa vie et sa formation intellectuelle doit beaucoup, sinon tout, à ses années de séminariste. Il n'a pas officié en tant que prêtre, mais son œuvre n'aurait pas vu le jour s'il n'avait pas été prêtre ; cette œuvre est pourtant celle d'un pur préhistorien, préoccupé de questions scientifiques, à la différence de celle de Teilhard de Chardin.

Ce résumé ne doit pas masquer la richesse inouïe de cette biographie au terme de laquelle on se prend à se demander comment il a été possible de faire autant en une seule vie. En fin de volume figure un index des noms de personnes, mais il manque curieusement un index des sites.

Pierre Noiret

AUGIER Laurence, BUCHSENSCHUTZ Olivier, DURAND Raphaël, et alii, *Un complexe princier de l'âge du Fer : le quartier artisanal de Port Sec sud à Bourges (Cher)*. 1, *Analyse des structures et du mobilier* ; 2, *Description des structures*, Bourges-Tours, 2012, 232 et 452 p. (Revue archéologique du Centre de la France, suppl. 41). ISBN 978-2-913272-26-2. Prix 25 et 50 €.

Ces deux volumes apportent par leur analyse précise, complète des résultats de cinq campagnes de fouilles, une contribution notable à un des phénomènes sans doute le plus discuté du monde celtique, celui de l'émergence et du développement du monde princier des VI^e et V^e s. av. J.-C. La fouille du quartier de Port Sec sud, justifiée par les premières campagnes menées depuis une vingtaine d'années

dans la ville même de Bourges, aborde en effet l'étude d'un quartier artisanal. Elle précise ainsi un aspect peu connu jusqu'ici dans cette problématique, souvent développée dans les fouilles d'habitats de hauteur ou de nécropoles. La publication porte donc sur l'étude de 261 fosses et d'un seul bâtiment, dont le mobilier a été soigneusement recueilli et analysé par un groupe de spécialistes. Ces différentes excavations, de formes variées, restent difficiles à interpréter sans orientation ni plan définis (quelques trous de poteau suggèrent une couverture), sans remplissage particulier, si ce n'est détritique.

Les matériaux recueillis témoignent des activités locales et des échanges lointains. La céramique, répartie en trois phases entre 500 et 425 av. J.-C., comporte, outre les productions locales dont certaines attestent l'utilisation du tour lent, un petit nombre d'importations. Citons au moins les amphores massaliètes, grecques et étrusques, de la céramique claire massaliète et des tessons attiques (79 fragments). *L'instrumentum* tient une place importante dans les catégories étudiées (fibules à timbale surtout, décor de char, armes, outils, parures annulaires...). Les objets d'alliage cuivreux et en fer éclairent la production métallique : fibules, fragments de clous... assortis aux creusets, lingotières et fragments de moules ; à signaler aussi, une fabrication de bracelets en lignite. Arrêtons-nous aux importations particulièrement significatives comme des fragments de petits vases en verre polychrome, ou surtout deux attaches d'anse à décor en coquille provenant de bassin d'origine étrusque. Il convient de rappeler ici que l'exemplaire le plus septentrional de ce genre d'objet provient du Kemmelberg (Belgique) qui est considéré aussi dans la bibliographie belge comme un exemple de site princier du début du second Âge du Fer. L'étude de la faune vient prouver l'existence d'ateliers de travail de la corne et de l'os (poinçons, aiguilles) répartis dans des secteurs bien définis.

Ce travail illustre donc la concentration d'artisanats spécialisés caractéristiques des agglomérations du V^e s. et les auteurs soulignent à ce sujet la parfaite homogénéité des fabrications, des importations sur l'ensemble des sites connus. Nonobstant, l'interprétation socio-économique de ces installations reste encore imprécise, indéfinie : on peut certes souligner désormais l'association des deux activités d'importation et de fabrication sans pour autant en connaître leur statut social.

Enfin, cette fouille apporte encore sa contribution au débat qui divise les protohistoriens à propos des dépôts humains en structure d'ensilage. Trois silos ont été utilisés comme lieux de dépôts de carcasses animales et de corps humains. Un premier, recoupé par une fosse de La Tène A, ne contenait qu'un seul corps féminin, sans mobilier associé, en revanche, un autre, datable du IV^e s., recelait des corps humains (au nombre de seize) et un certain nombre de restes de faune dont un chien entier, déposés en plusieurs phases, tandis qu'une dernière structure livra les restes disloqués de trois corps remaniés après un premier scellement. Les auteurs s'accordent ici à proposer une interprétation de ces faits non pas dans un sens dit « corpo-centriste » mais davantage en s'appuyant sur la structure même qui consti-